

XYZ. La revue de la nouvelle

Le Voyage de Plaisir

André Carpentier



Volume 1, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2681ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carpentier, A. (1985). Le Voyage de Plaisir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(1), 24–34.

André Carpentier

Le Voyage de Plaisir

On trouve toujours l'épouvante en soi,
il suffit de chercher assez profond.

André MALRAUX

Ce qu'il y a d'important, c'est moins ce qu'on
voit que l'état dans lequel on se trouve quand
on voit.

C.-A. CINGRIA

Un mois plus tard, il se décide enfin à fouler un peu de linge dans une valise de toile à l'effigie de Mickey Mouse et à se diriger vers son village natal, quelque part le long du grand fleuve, afin de prendre possession de la maison d'Aglaé. En fait, il y a précisément vingt-huit jours qu'Aglaé, la mère, est morte. Et demain cela fera trente-sept ans que sa jumelle et lui se sont détachés, embryons viables, de l'organisme d'Aglaé. Lui s'appelle Plaisir, et cette jumelle morte sept ans après leur naissance, Douleur. Il y a aussi trente ans que Plaisir n'est pas retourné dans la maison de pierres du deuxième rang, c'est-à-dire depuis qu'Aglaé l'a abandonnée, juste après la mort de Douleur.

Plaisir descend de l'autobus sur le chemin du Roi et se lance tout de suite sur la montée. La clarté, répartie sur tout le paysage, achève de se dissiper. La nature, assoupissant ses zébrures, se décolore graduellement. L'aboutement d'un mamelon et d'une cuvette faisant illusion, le piéton qui avance sur cette montée bordée de terres

cultivables se croit toujours arrivé; quand cela sera, il aura mérité sa peine. Le vent transporte une odeur de pluie et arrache toute volonté aux choses. La poussière tourbillonne jusqu'à faner le reflet de la lune. Les oiseaux ne vont pas là où ils veulent.

Entre Plaisir, qui marche pesamment la tête enfoncée dans le col, et cette immensité délicate et profonde, l'harmonie semble impossible. En vérité, Plaisir ne goûte rien de ce pays, ni ses côtes erratiques, ni son noroît, ni son crépuscule, ni ses orages, car «il tempête» maintenant sur la paroisse, comme on dit dans le pays.

Le chemin le plus court pour atteindre la maison de pierres passe par le premier rang et ce que l'on appelle ici le p'tit deux, au coin duquel se situe la maison d'Aglaé, une ancienne montée de ferme étroite et boueuse. J'avais cru, dit Plaisir, m'y revoir plus jeune, sur le p'tit deux; or, je m'y trouve plus vieux que jamais, et si détaché de l'enfance!

Plaisir marche sur «l'aubel» en tenant la valise Mickey Mouse sur sa tête. Le tonnerre le fait sursauter à chaque coup. Les éclairs l'angoissent, mais en même temps, elles lui dessinent la route dans la nuit, jusqu'aux grands arbres qui isolent la maison de pierres; une double rangée de résineux et de feuillus, les premiers pour atténuer les bruits de la montée, les autres pour l'ombre qu'ils jettent sur le parterre et la maison, pour la fraîcheur. Avec Douleur, on les a vus grandir par en-dessous, ces arbres, dit Plaisir. On s'y cachait souvent. Parfois on en dégringolait comme des fruits rebelles. Un temps, on a été heureux sans le savoir, dans leurs bras, si le bonheur est ce que je crois qu'il est. Quand on passe cette double rangée d'arbres, je crois m'en souvenir, on se sent comme sur une île dont l'horizon rond tiendrait en équilibre au-dessus de nos têtes. La solitude y a été vive après la mort de Douleur.

Une nuit, noire, mate, imperméable, a échoué son obscurité sur le pays, qui voile la matière et bande les yeux du monde. Elle avale et ne rend pas le reflet des êtres et des choses. Tout ici suggère le chaos.

La porte de la petite véranda se laisse ouvrir, mais celle du vestibule, verrouillée de l'intérieur, résiste. Plaisir n'a pas la clé; il devra donc dormir sur une chaise longue qui repose encore là. De la véranda, on entend, au sud de la maison, l'agitation du ruisseau dont l'eau flagelle les pierres acérées. Plaisir en revoit l'image dans la nuit de sa tête, son étroitesse, son débit, sa vivacité. Et le corps bleui de Douleur, il y a déjà trente ans! Enfants, dit Plaisir, nous y avons fait

des centaines de baignades, dans cette eau fougueuse, fuyante, jamais la même. Combien de fois l'avons-nous contemplée, fascinés, éprouvant cette étrange sensation d'exister momentanément à travers elle? Et plus tard, entre la mort de Douleur et l'abandon, je luttai mille fois contre le désir de disparaître, moi aussi, dans son agitation, dans sa fuite.

Plaisir scrute un peu l'océan noir où sont dissimulées les étoiles, puis il s'endort en pensant, comme tous les soirs depuis trente ans, qu'il n'avait pas désiré la mort de Douleur. Il s'endort comme d'autres, pliés en deux, foncent tête première dans un mur de pierres. Par moments, on dirait qu'il pleure. En réalité, il rêve. Il rêve à la surface de son sommeil, ce qui fait que le gouffre d'en haut assombrit ses cauchemars.

Aglé aimait Douleur plus que tout. Je ne comptais pas, dit Plaisir. J'étais gaffeur, hâbleur, jaloux, rebelle. Sans Douleur et sa beauté intérieure, Aglé ne m'aurait jamais rien pardonné. Si on lui avait imposé la mort de l'un de nous comme condition de survie de l'autre, elle m'aurait égorgé de ses mains. Le soir, dans sa chambre, je mordais l'enfant chérie jusqu'à ce que sa caresse m'endorme. Ah! les mains de Douleur, toujours dissimulées ou refermées sur le mystère, comme agrippées à l'eau coulante d'une seconde fugitive. Des mains secrètes. Des mains d'aveugle. Elle rachetait ma révolte. J'ai dit à tous qu'elle était morte pour moi. Aglé m'a chassé de la maison de pierres, du pays. De sa vie.

Dans son sommeil, Plaisir s'est remonté les genoux près du coeur pour se masser les chevilles. À l'aube, il est tombé sur le plancher, le nez planté dans son imperméable humide, comme s'il voulait embrasser la rosée. Les planches, métaphore du fleuve ridé, lui dessinent des lignes de vie et des lignes d'amour par tout le corps. Le soleil a tôt fait de le sortir du sommeil. En trois secondes, Plaisir trace le bilan de sa nuit: il a déjà presque tout oublié. Ne lui restent que deux choses des coulisses de lui-même. D'abord cette réflexion, sur un ton de consternation: «Un être humain ne peut passer par là!» Passer par où? Il ne sait plus. Et cette phrase inlassablement répétée, au moment du réveil: «Dis tes Actes de foi, d'espérance et de charité, Plaisir, et tes grâces... et tes grâces.» Plaisir n'a pas souvenir qu'Aglé lui ait fait réciter ces trois Actes. Les grâces non plus.

En posant le regard sur le domaine d'Aglé, maintenant le sien, Plaisir se trouve surpris de ne pas reconnaître la plasticité de l'air autour de la maison. Comme si la terre manquait de souffle. D'ail-

leurs, ici, tout semble arrêté. Nul oiseau aux alentours. Nul cri. Des teintes sourdes, sans profondeur, derrière lesquelles rien ne bouge. Sinon que l'air se gonfle de moucheron et que l'orage qui s'en revient commence de faire tourner les feuilles. L'écorce des arbres bave un dernier coup. La lune, particulière, très tard s'enfonce dans sa lividité. Les giroflées sont desséchées, le jardin de légumes abandonné, les annuelles décomposées. La nature reprend ses droits contre l'aménagement. Le vieux banc de parc, tout écaillé, repose dans l'herbe longue comme une vieille voiture oubliée au bout d'un champ. Dans un autre coin du jardin, des restes d'hydrangées, de coeurs-saignant.

Seule un temps, après la mort et l'abandon, on dit qu'Aglaé pensa se retirer du siècle, comme une moniale. Elle pensait se découvrir. Elle disait qu'elle voulait vivre à l'écart de ses semblables après avoir si longtemps vécu à l'écart d'elle-même. Or, cette solitude ne dura qu'un temps, car elle n'aima rien de ce que cela lui révéla. Alors elle envisagea de mourir. C'est à ce moment, dit-on, que ses deux soeurs sont venues vivre auprès d'elle. Cela changea sa vie.

Derrière la maison, sous un vieil orme aux branches fatiguées, reposent trois pierres tombales aux noms d'Aglaé et de ses deux soeurs. Devant celle d'Aglaé, un coin de terre rouge fraîchement remuée qui tranche avec l'herbe rase des deux autres. Les trois sont fleuries! Plaisir ramasse une poignée de terre et la fait couler d'une main à l'autre, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus qu'une trame de poussière sur les doigts. Puis il repart vers la maison après avoir lu, à haute voix, les inscriptions des pierres tombales.

EUPHROSYNE, 1925-1980

quand on a la foi,
on peut se passer de la vérité
Friedrich NIETZSCHE

THALIE, 1929-1984

Mon coeur lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses yeux importuner le sort.
Alphonse de LAMARTINE

AGLAÉ, 1930-1985

Enfants, cela me revient dit Plaisir, les trois soeurs jouaient à personnifier trois Actes, toujours les mêmes. Or, ne croyant déjà à rien et n'espérant rien, Aglaé personnifiait ordinairement la charité. Le retour du temps se montre parfois cynique, pense-t-il, car Aglaé ne manifesta jamais le moindre sentiment charitable, même à ses propres enfants. On comprend qu'elle n'ait rien fait graver sur sa pierre. C'était, ajoute Plaisir, une femme inaccessible qu'un ciel vitreux, déjà avant nous, avait pour toujours inondée de sa blancheur. Un oiseau diurne survolant le lit de fer d'Aglaé aurait reconnu en elle la fadeur qui efface tout goût de vivre. Seule sa chevelure, comme une rivière de terre et de feu, évoquait un certain attachement au monde visible. Le reste était fugace.

Plaisir s'enveloppe la main dans l'imperméable et brise un carreau de la porte arrière de la maison. Puis il entre à pas feutrés, respectueux de son enfance. L'air, dans la cuisine d'été, s'avère aussi parcimonieux que la lumière. Des insectes courent dans tous les coins et craquent sous les pas. Un paradis pour araignées! pense Plaisir, qui ne reconnaît pas les détails de cette maison quittée voilà trente ans.

Elle ne m'a rien dit. Des soeurs... de la Charité sont venues me chercher et m'ont emmené à Montréal dans une famille de la rue Préfontaine. Si aujourd'hui je connais les rues de cette ville sur le bout de mes souliers, c'est que j'ai expérimenté bien des familles jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Là, j'ai entrepris de sillonner le monde; mais ça, c'est une autre histoire.

Plaisir parcourt la maison à la recherche d'un sens à donner à l'espace, d'une odeur, d'une matière, d'une texture qui avive ses souvenirs. Il jette un coup d'oeil dans toutes les pièces; chacune constitue un échantillon distinct qu'il n'arrive pas à regrouper dans un modèle d'ensemble. Sans compter qu'il ne se souvient, un peu, que de leurs chambres, et de celle d'Aglaé, en haut. Or, il y est déjà, en haut! Comment cela se fait-il? Où est l'escalier! Il n'a pas souvenir d'en avoir escaladé les marches! Peut-être pensait-il à autre chose...

Objet de scandale, elle fut, avec ses soeurs. À l'époque et dans un coin de pays où on criait vite au scandale. Elles recevaient, fêtaient, gardaient des hommes à la maison, parfois, acceptaient... disons leurs hommages, et leurs cadeaux. Aglaé, parmi elles, figurant l'angoisse, dévorée par l'inquiétude, tourmentée, n'a jamais cherché dans ses plaisirs qu'à contourner le sentiment de son échec et de son inutilité. Elle ne semblait pas la moins dévergondée des trois, aux dires des gens du village. Eut-elle des amants ou seulement des amou-

reux? En aime-t-elle au moins un de ceux-là. Ne serait-ce qu'un. Plaisir ne peut pas ne pas se poser la question.

Il ne retrouve pas leurs chambres communicantes! Ce lieu de tant de secrets partagés, défendus, puis oubliés. Elles ont été remplacées par des sanctuaires poudrés où les dessins et les collages ont cédé les murs au petit point, où les livres de contes sont devenus des romans reliés cuir. Ce sont les chambres des tantes mortes. Et le repaire! Où est le repaire? Cette manière de penderie, au bout du couloir, qui leur servait de navire corsaire, de sous-marin ou de fusée. Il n'en voit pas la porte! Comme si on avait intégré ce cagibi, ce débarras, à une autre pièce... Là, les chaises devenaient des autobus, les foulards d'hiver des serpents ou des traînes de mariée; les manteaux accrochés figuraient des grottes et l'oeil-de-boeuf, grand comme une assiette, permettait aux extraterrestres un regard sur le monde d'en bas.

La porte la plus près de cet ancien lieu magique donne sur la chambre d'Aglaé. Plaisir entr'ouvre cette porte, et cela, du coup, lui fait oublier l'ordinaire regret qu'il en a toujours gardé. Cette chambre affiche de nombreux signes de richesse, tableaux, meubles de style, tapisseries, tentures brodées, sculptures, lampes délicates... Lieu ambigu, mystérieux, interdit. Figure du drame. Échappée du monde. Ici, s'aliène tout sentiment d'identité: le passé parle trop fort. Un fil pend de l'abat-jour de porcelaine au-dessus du lit. Plaisir tire: le cordon brise, mais la lumière se fait. Une grande tristesse lui entre dans le coeur, car il ne conçoit pas encore facilement la fragilité, l'altérabilité de certaines choses. Et puis il se souvient qu'Aglaé, qui éprouvait une angoisse irraisonnée dans le noir, comme d'autres s'affolent devant la mort, maintenait une lampe allumée en permanence dans cette chambre. Les rideaux fermés même le jour, c'est une simple ampoule qui y veillait sur les êtres et les choses.

Plaisir allume l'autre lampe dont le pied et l'abat-jour sont également de porcelaine et qui jette une lumière jaunâtre, sans force, sans caractère. Une lumière qui inquiète plutôt que d'apaiser. Plaisir, d'ailleurs, n'est pas sans remarquer l'étonnante composition de cette chambre où les meubles et objets sont disposés en fonction de leur capacité à réfléchir ou absorber la lumière. Cela suggère un lieu en clair-obscur où les zones ombragées semblent permanentes, figées, habitées. Rarement un être aura-t-il versé tant de pénombre sur le monde. On s'étonne qu'elle soit morte à midi, l'heure sans ombre.

Plaisir ne reconnaît pas tout à fait la pièce; la matière se montre la même, mais l'ordre, donc le sens, diffère. Sur la table, près de la

lampe, une photo d'elle dans le jardin, fort déshabillée, assise sur la chaise longue. C'est une très belle femme. Debout près d'elle, sur la pelouse rase, un homme en camisole, cigare aux dents, bouquet au bout du bras, fixe l'objectif d'un oeil terne. C'est l'antiquaire Pigeon! Plaisir en ressent un presque dégoût! Si jamais c'était lui... L'antiquaire Pigeon venait souvent à la maison, comment aurait-il pu l'oublier? Il posait la main sur la tête des jumeaux, s'enquêrait de leurs résultats scolaires et leur remettait chacun cinq cennes pour qu'ils aillent au village s'acheter des lunes de miel et des boules noires. On dirait le milieu de l'été; un glaïeul, derrière, ne déploie plus que deux fleurs. Aglaé, ici, a l'air heureuse! Cela étonne, dit Plaisir, car on m'a parlé d'elle comme d'une aventurière de l'amour que les conquêtes désenchantaient davantage d'une fois à l'autre. Qui me dira la vérité sur elle?

Plaisir n'a pas fini de promener sur le décor un regard avide. Il interprète tout, autour de lui, incapable de demeurer au ras des faits. Il échafaude des probabilités entre les épisodes connus. Aglaé est morte dans ce lit, pense-t-il. Elle y est morte et elle y a vécu. Elle a fini ses jours en recluse. Sans aide, sans amour. Qu'étaient-ils donc devenus, ces amoureux empressés qui venaient auparavant, le dimanche matin, un petit cadeau pendu au bout d'une ficelle? Elle est morte dans ses draps, à l'été finissant. En souriant au jeune prêtre, elle signifiait son contentement de s'arracher à tout ça. À si peu. Silencieux jusqu'au bout de ses lèvres frémissantes, il lui donna la petite poussée qu'elle attendait. Le temps avait interrompu le souffle dans sa bouche entrouverte. Ou peut-être est-elle morte en tombant du balcon, dans les pierres et les ronces, d'avoir trop insulté le boulanger ou un ancien amant... Il ne sait pas; il ne sait rien de la mort.

Soudain, en achevant de tourner sur lui-même pour observer la pièce dans son ensemble, Plaisir sursaute. Durant une seconde, ce qui peut paraître long dans ce genre de circonstances, il ne s'est pas reconnu dans le grand miroir au teint usé, presque déformant, accroché là où autrefois se trouvait l'autre porte donnant sur le cagibi-repaire. Il a cru, un instant, qu'il n'était pas seul. Plaisir se souvient d'Aglaé s'examinant dans cette glace, alors accrochée au mur près de la fenêtre, avec des regards divers, très doux parfois, très durs d'autres fois. Comme si elle passait en revue la gamme complète des regards que les gens porteraient sur elle. Près du miroir, sur un lutrin, repose un gros livre relié en plein chagrin. Il s'agit d'un album de photos amassées au long des années de vie commune. On y voit par-

tout Douleur, parfois Plaisir, et un peu Aglaé. Chaque photo suggère un épisode, un échantillon de vie, peut-être une illusion. Plaisir y lit mille choses qui lui font mal. Or, sur la dernière de ces photos, on reconnaît Aglaé, dans cette même pièce; là, le souvenir devient plus assuré, car la chambre, dans l'album, présente une tout autre allure: les meubles et les objets n'y sont pas disposés de la même façon! Plaisir se met donc à déplacer les meubles, à transporter les objets de manière à reproduire le décor original, c'est-à-dire celui qui prévalait au moment de la vie avec Douleur. Bientôt ne reste plus que le grand miroir à transporter. Et Plaisir est accablé par une fatigue qu'il interprète mal; il pense qu'il passe à peine midi alors qu'il arrive minuit. La quête des impressions du passé lui a volé bien du présent.

Étrangement, c'est dans le miroir, une fois celui-ci accroché près de la fenêtre, que Plaisir découvre enfin la porte du débarras; au moment où il ne la cherchait plus! Ainsi donc, la grande glace dissimulait bien l'une des deux entrées du cagibi; l'autre, celle du corridor, ayant vraisemblablement été murée. Comme si Aglaé avait voulu effacer l'existence du repaire de Douleur et de Plaisir; ou effacer leur souvenir. La porte met un certain temps à céder. Au fil des années, elle a fini par faire corps avec la charpente.

Le débarras est sans lumière et, comme la chambre, dominé par la chaleur et la poussière. On y respire mal. On n'y voit rien. Plaisir progresse à petits pas, l'album sous le bras. Il avance, et avance encore, tourne, étend le bras, le pied, mais ne touche jamais nul objet dans le noir, un noir de plus en plus opaque, solide. Comment cela est-il possible? Un si petit cagibi! Peut-être deux mètres sur deux! Plaisir avance en ligne droite, comme dans un long corridor obscur. Il ne sent plus le contact avec le sol. Puis il disparaît de lui-même, juste au moment où il commençait à percevoir, au loin, une lune en forme de barque éclairant une route sinueuse, le tout encadré par une fenêtre circulaire...



Lorsque les rayons du soleil viennent heurter ses paupières, et à ce temps-ci de l'année, compte tenu de l'orientation de la maison, il paraît impossible que le soleil puisse pénétrer directement par l'oeil-de-boeuf avant le début de l'après-midi, cela fait émerger Plaisir de quelque chose qu'il ne peut décrire. Ce n'est pas le sommeil

profond, ce n'est pas non plus la mort. La pièce, exiguë comme prévu, se révèle, presque vide; seul un petit meuble à multiples tiroirs, autrefois destiné à conserver la musique en feuilles, repose en lieu et place de l'ancienne porte qui donnait sur le corridor. L'autre porte, celle de la chambre, est fermée. Un fort jet de lumière tombe maintenant de l'oeil-de-boeuf que les lames de chêne avalent aussitôt. Par cette lucarne, aussi, on voit la cime des arbres et, au-dessus, des terres nues que le soleil assèche. Au milieu d'elles, le p'tit deux, en serpent, qui cherche sa raison d'être.

Plaisir, voulant retourner dans la chambre d'Aglaé, voit la porte résister à ses efforts. Il regarde par la serrure mais ne voit rien. Il va inspecter le lieu de l'ancienne porte; le mur s'avère plutôt frêle. Plaisir tire le meuble à tiroirs, mais comme il n'a jamais été habile de ses mains, le meuble se renverse, tombe sur l'arête, puis sur le côté. Les tiroirs se sont ouverts et de multiples papiers ont glissé sur le sol. Se sont étalés, pêle-mêle, des factures, des documents notariés, des rapports d'impôt, des reçus de charité, des lettres aussi, et des cartes postales. Des baptistaires. De quoi reconstituer des épisodes complets de la vie d'Aglaé.

Plaisir, qui jusque-là demeurait accroupi, tombe à genoux. Il n'est même pas certain d'être surpris de ce qu'il vient de lire! Sur les baptistaires, il est fait mention d'un garçon et d'une fille, nés le même jour de la même année, de la même mère, et respectivement prénommés Douleur et Plaisir. «Je soussigné certifie que d'après nos Registres de Baptême Douleur fils de Père inconnu et de Aglaé est né le...» «... Plaisir fille de Père inconnu et de Aglaé est née le...»

Ainsi, il serait donc Douleur, plutôt que Plaisir! Curieusement, cela ne lui apparaît pas tout à fait étranger! Plaisir, ou plutôt Douleur, il ne sait plus, se met nerveusement à brasser les papiers, en rejette quelques-uns, en garde d'autres par-devers lui. Il déchire des enveloppes pour gagner du temps. Or, dans l'une d'elles, justement, il découvre des documents qui lui feront connaître de nouvelles régions de la vérité, et même en déduire d'autres... Ici, l'antiquaire Pigeon s'engage à remettre à Aglaé des sommes précises, à des dates non moins précises. Là, sans motif apparent, sinon le désir sous-entendu du Pigeon, on inverse les prénoms des jumeaux. Il ne fouille pas assez loin dans les papiers, Douleur. S'il le faisait, il apprendrait que, contre toute attente, l'antiquaire n'est pas le père des jumeaux. Le père est son fils, prénommé Plaisir et parti jeune à la ville étudier le droit. Aujourd'hui, on dit qu'il brasse de grosses affaires dans l'Ouest et

qu'il se fait appeler *Pid-jun*. L'antiquaire n'en sait guère plus de ce fils ingrat.

Pour l'instant, Douleur en a assez de la vérité format légal. Il veut sortir; d'autant plus que le débarras lui semble plus petit que tout à l'heure! Il fait un pas vers la porte; désespéré, il tourne la poignée. Avec délicatesse. Et la porte s'ouvre! Ce sera sa dernière surprise, dit-il. À partir de maintenant, croit-il savoir, tout est possible.

Un grand fracas suit immédiatement l'ouverture de la porte; le miroir a été projeté en avant et s'est morcelé en mille pièces dissemblables sur le plancher. Malgré sa certitude de tantôt, Douleur se trouve tout à fait dérouté. D'ailleurs, comment comprendre ce qui lui arrive avec les outils de tous les jours? La chambre a retrouvé son arrangement de la veille, comme si Douleur, alors Plaisir, n'avait rien touché, rien déplacé! La lampe, le chiffonnier, le lit, tout a repris la place qu'Aglaé avait assignée à chacun d'eux. Ne manque que l'album demeuré dans le repaire...

Est-ce par souci du détail, par respect pour la mère morte, par soumission aux exigences du destin, par intuition? On ne le saura jamais. Tout ce que l'on dit, c'est que Douleur est retourné dans la penderie, que ses gestes se sont fait plus cérémonieux, qu'il ne s'est même pas retourné lorsque la porte s'est lentement refermée derrière lui. Qu'il n'a pas tenté de la forcer, même avec délicatesse. Il savait. Il sait. Quelque chose l'attend que la tombée du jour dans l'oeil-de-boeuf, déjà, suggère. Il serait revenu pour vivre ça. Pour une fois dans sa vie, il ne remet pas ses espoirs à plus tard.

Douleur devrait profiter d'une bonne heure de semi-clarté encore, tout juste le temps de terminer un certain survol des documents du meuble à tiroirs; peut-être même de découvrir l'existence de l'autre Plaisir, celui qui a donné la vie, mais qui n'a donné que ça. Bientôt, la noirceur descend, le saisit, l'enveloppe. Comme le réduit qui l'enclôt. Il ne sait plus s'il gît sur le côté, sur le ventre ou sur le dos. Comme s'il flottait dans l'espace. Il ne sait pas non plus si c'est lui qui prend de l'expansion ou le cagibi qui rétrécit. Il sait seulement que quelque chose, les murs sans doute, informes, l'enserrent, l'étreignent. Il ne peut plus que souhaiter se soustraire à lui-même avant que la paroi ne rejoigne le milieu et ne l'écrase. Si un peu après, ou beaucoup plus tard, quelle importance! l'espace le foule et l'emporte, le disperse, cela se passe comme en dehors de lui. Il se voit presque, de loin, s'anéantir, se fondre, s'absorber. Devenir

un autre, dirait-on. Celui qui crie devant l'immensité, devant l'inconnu. Celui qui naît.



Le vieil homme, bien mis, cravate unie, habit rayé, chapeau de paille, avance dans le p'tit deux précédé d'un énorme bouquet de fleurs des champs que sa main moite tient captives. On le salue en lui donnant du Monsieur l'antiquaire. Cela fait plus de trente-cinq ans qu'il vient, deux fois par semaine, offrir ses hommages aux «dames du p'tit deux», comme on dit au village. La mort d'Aglaé, la dernière des «dames», n'a pas mis fin à cette habitude. Même que depuis, on dit qu'il vient trois fois par semaine fleurir les tombes.

L'antiquaire Pigeon, la silhouette infléchie, traverse la double rangée d'arbres. Tout de suite, il remarque la vitre brisée de l'oeil-de-boeuf, mais il incrimine la tempête. Il passe devant la maison presque sans la voir, à cause du bouquet, et s'en va directement diviser la gerbe sur les tombes. Là, surgira une surprise de taille. Sur la pierre tombale d'Aglaé, un vers de Rimbaud se sera ajouté au nom et à la date qui dit ceci:

Ô Mort Mystérieuse, ô soeur de charité!

Aujourd'hui, exceptionnellement, l'antiquaire Pigeon ne demeurera pas longtemps recueilli sur le vieux banc de parc. L'inscription sur la pierre d'Aglaé, ou plutôt le fait qu'on l'ait gravée à son insu l'a bouleversé. En revenant devant la maison, cette fois débarrassé de l'énorme bouquet, il découvrira un jeune garçon de tout au plus sept ans, assis dans l'herbe, les genoux collés contre la poitrine, le regard tourné du côté du ruisseau, et qui lui rappellera de façon saisissante une photo d'enfant dans l'album d'Aglaé.

L'attention de l'antiquaire passe cent fois de l'oeil-de-boeuf à l'enfant et de l'enfant à l'oeil-de-boeuf. «Un être humain ne peut passer par là, dit-il, un être humain ne peut pas passer par là!»

(Août-septembre 1984)

Né à Montréal en 1947, André Carpentier est romancier, conteur et nouvelliste. Il a publié depuis 1973, des romans, des contes fantastiques et des récits. Il a aussi collaboré à des collectifs sur la nouvelle policière, fantastique et humoristique. Il se considère modestement comme un défenseur de la nouvelle.